

La presse ouvrière comme outil d'éducation au 19^{ème} siècle

Pablo Nyns

Dans le contexte de la division de la société en classes sociales, la classe dominante a élaboré, parfois de manière volontaire, parfois « naturellement », des moyens pour asseoir sa domination et assurer la légitimation de celle-ci, notamment par le biais de l'éducation. Celle-ci va former une écrasante majorité de la population à la docilité. De plus, elle va renouveler les cadres, experts et dirigeants de la société qui eux-mêmes auront un rôle à jouer dans la mise en place d'une discipline.

L'enjeu pour les dominés est de construire par eux même une éducation partant de leurs intérêts. Une éducation produisant un sentiment d'appartenance à une classe dominée. Une éducation leur expliquant d'où ils viennent et vers quoi ils vont. Une éducation leur permettant de déchiffrer l'actualité du point de vue de leur classe. Naturellement, le mouvement ouvrier du 19^{ème} siècle s'est attelé à ces tâches.

Une partie de celui-ci va mimer de manière pragmatique les habitudes éducatives de la bourgeoisie tout en les plaçant sur la voie d'une émancipation. La plupart de ces éducateurs-imitateurs sont des bourgeois sortis des rangs et ayant embrassé la cause du prolétariat. Une autre partie va développer une pratique émancipatoire. Ils vont aussi imiter pour une part, mais surtout tenter instinctivement de développer d'autres méthodes d'éducatrices. Ils cherchent la parole des opprimés, construisent un savoir à partir du bas, développent non seulement une conscience, mais aussi une confiance de leur classe.

Le journal

A côté des réunions et des écoles ouvrières naissantes, les précurseurs du mouvement vont utiliser un outil en plein essor au 19^{ème} siècle : la presse écrite. Déjà utilisé auparavant, notamment dans la France révolutionnaire ou encore dans l'Angleterre georgienne, celle-ci se « popularise » avec l'invention de la presse dite « à réaction », l'amélioration des presses rotatives, l'usage généralisé du papier en fibre de bois

et la simplification de la composition. De plus, la seconde moitié du siècle voit l'arrivée des journaux bon marché, ce qui accroît encore sa propagation dans le milieu ouvrier¹. « C'est maintenant le vrai souverain, c'est une puissance contre laquelle nul ne peut plus lutter, et devant elles doivent disparaître tous les abus » affirment les rédacteurs saint-simoniens de *L'Atelier* en juin 1841².

Cependant, ces rédacteurs visant un public ouvrier vont avoir un grand obstacle devant eux. L'analphabétisme fait des ravages en Belgique. En effet, 53% de la population est analphabète en 1866. On arrive dans certaines régions à des pics de 85% d'ouvriers ne sachant ni lire, ni écrire³. Le très faible niveau d'instruction limite nécessairement l'impact et la longévité de ces feuilles⁴. Néanmoins, des pratiques de lectures collectives sont déjà en place depuis longtemps. Les journaux sont lus à haute voix dans les cabarets, bibliothèques et même dans les ateliers ou usines⁵⁶.

Ecrire aux leurs

Une des premières motivations de ces rédacteurs ouvriers étaient d'écrire dans une forme compréhensible par les leurs. Ils se sont approprié la langue française, pleine de dominations de classe, pour apprendre, comprendre et éduquer, partant de leurs réalités et donc de celles de leurs lecteurs.

Nicolas Coulon, ouvrier tailleur et Armant Bataille, un autre ouvrier, fondèrent en 1855 *Le Prolétaire*. Ils nous éclairent sur leurs desseins dans le premier éditorial du périodique : « La plupart des écrivains qui se sont donnés la mission d'éclairer le peuple, n'ont pas toujours tenu compte de l'ignorance dans laquelle sont plongées les masses, et pour se montrer savants, ils ont montré le résultat de leurs investigations dans un style qui ne pouvait être compris par les ouvriers, ne sachant, pour le plus grand nombre qu'un peu lire et écrire. Ouvriers nous-mêmes, il nous a paru qu'il serait de quelque utilité de publier un journal à la portée

1 Jacques GODECHOT, « La Presse ouvrière, 1819-1850, Angleterre, Etats-Unis, France, Belgique, Italie, Allemagne, Tchécoslovaquie, Hongrie. Études présentées par Jacques Godechot », Société d'histoire de la Révolution de 1848, 1966, page 196.

2 Thomas BOUCHET, Vincent BOURDEAU, Edward CASTLETON, Ludovic FROBERT & François JARRIGE, « Quand les socialistes inventaient l'avenir, 1825-1860 », Editions La Découverte, Paris, 2015, page 232.

3 Marcel LIEBMAN, « Les socialistes belges 1885-1914 : la révolte et l'organisation », Vie Ouvrière, Coll. "Histoire du Mouvement Ouvrier en Belgique", Bruxelles, 1979, page 13.

4 *Ibid.*, page 32.

5 T. BOUCHET, *Op. cit.*, page 17.

6 Edward P. THOMPSON, « La formation de la classe ouvrière anglaise », Editions Points, 2012, Paris, page 949.

de tous, rédigé dans un style simple et clair, en évitant de nous égarer dans les discussions à perte de vue, sans fruits pour le peuple, qui très souvent n'est pas à même de les comprendre »⁷.

Comme le témoigne le journal lyonnais *Le Travail*, œuvre de canuts, ces journalistes ouvriers se rendent bien compte de leur inexpérience, mais aussi de la force de leurs propos sur les niaiseries des médias institutionnels : « Cette mission n'est point au-dessus de notre courage, mais nous avons parfois de vives appréhensions que nos forces ou nos aptitudes n'y puissent suffire ; car nous l'avouons en toute humilité, nous ne sommes ni des littérateurs, ni des savants ; nous sommes de simples ouvriers, peut-être un peu moins maltraités que nos frères sous le rapport de l'instruction. (...) Ce n'est pas donc chez nous que l'on doit s'attendre à rencontrer ces tours harmonieux et cadencés, ces expressions fleuries, ce style pailleté d'or qui fait la fortune de la littérature moderne, et avec lequel on cache trop souvent le vide du fond sous la magnificence de la forme »⁸. Cette déclaration nous renvoie de manière troublante, 150 ans plus tard, aux articles se lamentant qu'« Apple déçoit ses fans avec un accessoire laid » ou nous informant que « Kate Middleton rend hommage à Lady Di en portant sa tiare »⁹.

Les leurs ont la parole

En plus de parler aux leurs, ils veulent laisser parler les leurs. Leur donner un espace d'information et de discussion. *L'Atelier* donnera par exemple largement la parole aux ouvriers au travers d'une série d'enquêtes sur leurs conditions de vie et de travail. Considérant que seuls les travailleurs sont à même de juger ce qui est bon pour eux et non des intermédiaires philanthropes voir paternalistes¹⁰, « Les rédacteurs choisissent de s'engager dans le débat intellectuel et politique, repoussant la violence ils tentent d'ouvrir un espace d'expression à la parole ouvrière généralement exclue de l'espace public.»¹¹

7 Armant BATAILLE & Nicolas COULON dans *Le prolétaire*, « Nos principes », Bruxelles, 1^{ère} année, n°1, 23 septembre 1855.

8 T. BOUCHET, Op. cit., page 178.

9 Articles tirés au hasard dans les centaines que me fournisse la presse quotidienne de ce matin de décembre 2015.

10 T. BOUCHET, Op. cit., page 234.

11 T. BOUCHET, Op. cit., page 232.

Construire la conscience

Les journalistes ouvriers tenteront également de développer une conscience de classe parmi leurs lecteurs. Ils informent sur les luttes nationales et internationales, tel un appel à la solidarité du *Prolétaire* envers les ouvriers génois¹². Ils ont parfois recours à l'Histoire pour y trouver des exemples d'insoumission, telles les insurrections médiévales ou la révolte de Spartacus, construisant ainsi des racines à leur mouvement.

Apprendre ensemble

Mais en plus d'être un porte-voix et un éducateur de la classe ouvrière, le journal est aussi un formateur collectif. Volontairement ou involontairement ces journaux ouvriers ont aussi constitué des bases pour la constitution de leur groupe. Selon les saint-simoniens, leur journal leur permettait de toucher un large public, mais aussi de « constituer un acte de fidélité de nature à souder un mouvement collectif (...) »¹³. « Le périodique est à leur avis un très efficace outil de propagande, une base d'action et une caisse de résonance qui diffuse bien leurs idées ; il leur donne un rôle dans le débat public et prouve leur aptitude et leur détermination ; il leur permet de se fédérer autour d'objectifs communs et de se compter ; il leur offre la possibilité de mettre l'accent sur ce qui fait l'originalité de leurs doctrines, vis-à-vis non seulement de leurs adversaires mais aussi de leurs voisins socialistes ; il est un instrument d'émancipation ; il peut aussi servir de point d'appui à des tentatives d'expérimentation sociale (...) »¹⁴. *L'Atelier* « fonctionne comme un véritable forum ou club au sein duquel on discute et on débat en vue d'élaborer le contenu du journal »¹⁵.

Révolution

Ces journaux marquent presque tous leur volonté d'en finir avec le système d'exploitation. Ainsi *Le Prolétaire* affirme : « Lorsqu'en créant notre journal, nous l'avons nommé : *Le Prolétaire*, nous avons voulu un titre propre à rappeler l'humiliation qui, depuis des milliers d'années se déverse sur le citoyen pauvre, parce qu'il est pauvre, le riche étant toujours seul honoré ; un titre qui, de lui-même, retraçât la cause de la souffrance des travailleurs et fut une protestation muette, mais incessante et énergique contre cette cause. L'objet de

12 *Le prolétaire*, Bruxelles, 2ème année, n°21, 23 novembre 1856.

13 T. BOUCHET, *Op. cit.*, page 37.

14 T. BOUCHET, *Op. cit.*, page 146

15 T. BOUCHET, *Op. cit.*, page 228

notre vœu sera-t-il plus intelligible, si on le nomme révolution ? Soit, *Le Prolétaire* est un appel à la révolution. »¹⁶

Multifonction

Le journal est un outil multifonction comme le décrit *L'Echo de la fabrique*, un autre périodique d'ouvriers tisseurs lyonnais de 1830, peut-être le premier pérenne de l'histoire de France: « un journal est à la fois un " bouclier " qui sert d'arme défensive ; un " javelot " qui " sert à l'attaque " ; un miroir qui " réfléchit les opinions " ; une " arène " qui " leur ouvre un champ libre " ; et enfin une " table rase " qui reçoit et conserve leur expression »¹⁷. Cependant, une telle clarté sur les utilités du périodique n'est peut-être pas comprise par tous leurs créateurs.

Difficultés

Dans un premier temps, cette presse ouvrière naissante va avoir beaucoup de mal à se maintenir. Le manque d'abonnés et les difficultés financières y seront pour beaucoup. De plus, leur condition d'ouvrier va souvent les pousser à l'épuisement physique et à la misère. Enfin la répression et la censure contre les publications démocratiques, républicaines et socialistes vont porter le coup de grâce aux journaux les plus faibles.

Par exemple : « Le journal *le Prolétaire* rédigé exclusivement par des ouvriers, est momentanément dans l'impossibilité de paraître régulièrement. Deux ouvriers, nos rédacteurs principaux, l'un le citoyen Coulon, gérant du journal, condamné depuis le mois de mars, pour complaire vous savez à qui— doit laisser son intelligence derrière les verrous ; l'autre le citoyen A. B.¹⁸ est depuis la même époque atteint d'une maladie tellement grave qu'il ne sait plus pour rien contribuer à la rédaction. D'autres ouvriers continueront sa publication et maintiendront les principes prolétariens purs et intacts. »¹⁹

Evidemment, au fur et à mesure de la consolidation du mouvement ouvrier de la fin du siècle, les journaux du mouvement perdront leurs rédactions purement ouvrières au profit d'une rédaction plus professionnelle de journalistes ou d'hommes aisés se prétendant comme tel.

¹⁶ *Le prolétaire*, Bruxelles, 4^{ème} année, n°18, 25 décembre 1858.

¹⁷ T. BOUCHET, *Op. cit.*, page 16.

¹⁸ *NDLR*, Armant Bataille.

¹⁹ *Le prolétaire*, Bruxelles, 4^{ème} année, n°11, 22 juillet 1858.

Eléments de conclusion

Ils ont des craintes sur la forme de leur publication, tant sur l'orthographe, sur la mise en page, sur la régularité, mais sont confiants par rapport au fond des articles. Spontanément, ils partent des éléments qu'eux seuls connaissent, vivent, ressentent, ils en tirent des conclusions et les partagent aux leurs. Certains entrent en véritable dialogue avec eux en ouvrant largement leurs pages aux enquêtes ouvrières ou aux lettres des lecteurs. Tous se sont donné pour mission que leurs publications servent au développement d'une conscience et à une émancipation future.

Ils se constituent en véritables intellectuels organiques. Ils sont issus de la classe, pensent à partir de la classe et agissent pour celle-ci. Leur rédaction se forme à la fois comme une nouvelle pièce du mouvement ouvrier et à la fois comme son constructeur. Le journal est un éducateur de la classe et devient à la fois un organisateur. Il est une incarnation de l'éducation populaire et construit autour de lui-même une forme d'organisation collective.

Où on en est ?

Peu d'études ont été écrites sur les journaux ouvriers du 19^{ème} siècle en Belgique. Beaucoup ont dû disparaître, mais certains sont encore accessibles tels *Le Prolétaire*, *Tribune du Peuple* ou encore *La Voix du Peuple* de 1848, qui est peut-être le premier journal ouvrier belge²⁰. Cette quasi absence de sources primaires est sûrement dû à leur fonction première : des feuillets éphémères édités en quantité limitée pour une utilisation bien précise et donnée dans le temps. De plus, il semble peu probable que la question de la sauvegarde d'archives ait été dans les priorités des éditeurs ou même des lecteurs. Pourtant, il s'agit d'un pan de l'histoire du mouvement ouvrier belge très intéressant voire même actuel. L'absence de partis ouvriers de masse, les problèmes d'intégration sociale, la paupérisation, le travail à domicile ou dans de petites structures, la faiblesse de la conscience de classe, etc. sont autant de problématiques propres à la situation de la classe ouvrière belge du 19^{ème} siècle, mais aussi à celle de notre siècle.

Ne serait-il pas intéressant d'étudier les pratiques éducatives permanentes de nos prédécesseurs ? Non dans l'idée d'étudier un guide, mais plutôt dans celle de rechercher des pistes de réflexions pour la reconstitution du mouvement ouvrier.

²⁰ Jean-Luc DEGEE, « Le mouvement d'éducation ouvrière : Evolution de l'action éducative et culturelle du mouvement ouvrier socialiste en Belgique (des origines à 1940) », Bruxelles, Vie ouvrière, 1986, page 17.